

bulletin

Octobre 2010 t r i m e s t r i e l



Société Archéologique Historique
et Scientifique de Soissons

SOMMAIRE

En couverture : l'église d'Asfeld.

2 - sommaire.

3 - notre programme pour le dernier trimestre 2010.

4 - informations diverses.

5 - les palais de l'intendance en France et à Soissons, par Stéphanie Dargaud le 25 avril 2010.

5 - à propos du projet d'aménagement de la place Fernand Marquigny, par Denis Rolland.

6 - notre sortie du 9 mai 2010 : les manoirs de Largny-sur-Automne.

8 - notre sortie pique-nique du 20 juin 2010.

12 - plusieurs commémorations par René Verquin

En encart :

- bulletin d'inscription pour la conférence-dîner du 19 novembre 2010.
- bulletin de souscription pour le livre : « les carnets d'Eugénie Déruelle ».
- carton d'inscription pour la journée de la Fédération le 10 octobre 2010.
- programme du colloque de Soissonnais 14-18 les 6 et 7 novembre 2010.

Bulletin conçu
et réalisé par nos soins
Dépôt légal octobre 2010
Tirage 240 exemplaires

NOS

RENCONTRES

POUR LE

QUATRIEME

TRIMESTRE 2010

Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 SOISSONS

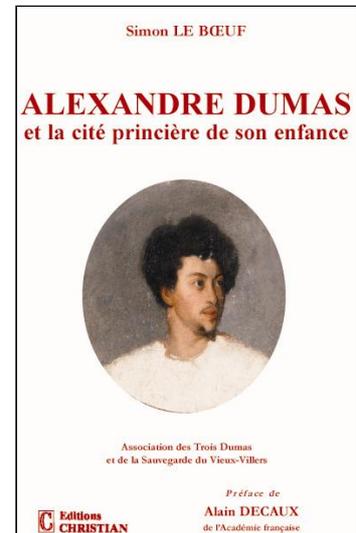
Téléphone-répondeur-fax : 03 23 59 32 36

Site Internet : www.sahs-soissons.org - courriel : contact@sahs-soissons.org

Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F. de l'Aisne

le 25 septembre 1996

dimanche 17 octobre : à 15 heures au centre culturel, M. Simon Le Bœuf présentera le livre qu'il vient de publier sur Alexandre Dumas et les lieux de sa jeunesse à Villers-Cotterêts, une promenade à la fois historique et littéraire pour découvrir un autre Dumas. En fin de réunion, des exemplaires du livre pourront être dédicacés par l'auteur.



vendredi 19 novembre : conférence-dîner à 19 heures 30 au restaurant La Grignotine à Pommiers. Inscription **INDISPENSABLE** à l'aide du bulletin joint. Préalablement au repas, M. Nicolas Déhu expliquera la *construction des églises au Moyen-âge*; il abordera successivement le déroulement du chantier, les techniques de l'époque, les différents corps de métiers, les difficultés à connaître les commanditaires et les sources de financement.

dimanche 12 décembre : à 15 heures au centre culturel de Soissons, conférence de M. Eric Thierry qui a choisi pour thème « *quand les troupes protestantes ravageaient le diocèse de Laon en 1567 et 1568* ». Il évoquera les exactions commises par les armées protestantes ainsi que les séquelles qu'elles ont laissées dans la mémoire collective des habitants. Il montrera comment ces souvenirs douloureux ont été exploités par le parti adverse pour assurer, dans le diocèse de Laon, l'hégémonie de la réforme catholique et la victoire de la Ligue. L'exemple laonnois permettra de mieux comprendre ce qui s'est passé, à la même époque, dans le diocèse de Soissons.

Notre prochaine réunion se tiendra le dimanche
23 janvier 2011, suivie en février de notre
assemblée générale annuelle.

INFORMATIONS DIVERSES

Bienvenue à nos nouveaux adhérents de ces derniers mois :

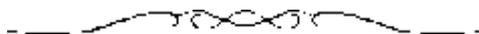
Mmes Mireille DELOBEL, de Soissons,
Thérèse LIGNON, de Soissons,
Marie-France MULET-LESAGE, de Sains-Richaumont,
Henriette SAINT-HILAIRE, de Soissons.
M. Lionel TORDEUX, de Villers-Cotterêts.

L'exposition Raoul Berthelé présentée à la chapelle St Charles du 18 au 20 juin a intéressé de nombreux visiteurs. Rappelons que c'était la vision personnelle de la guerre d'un officier commandant la station météo de la 6^{ème} armée à Berzy-le-Sec. Quatre thèmes civils et militaires avaient été retenus : machines de guerre, lieux de vie, lieux de mort, vivre sous les drapeaux ; une histoire singulière faite d'émotion et d'expériences vécues dans une zone de guerre méconnue : « l'arrière front ». Le catalogue est disponible à notre siège.

Visite de château de Berzy-le-Sec. Le 30 juillet dernier, en pleine période de vacances, elle a néanmoins réuni une dizaine de nos adhérents qui ont admiré les travaux de restauration effectués par une cinquantaine de bénévoles dans le cadre de l'Association de sauvegarde du patrimoine de l'Aisne méridionale. Les participants ont particulièrement apprécié l'accueil très sympathique qu'ils ont reçu de tous et particulièrement de Bruno Lestrat, notre sociétaire responsable du chantier ; ils ont trouvé auprès de lui toutes les réponses aux questions qu'ils se posaient sur l'histoire de cette « maison forte » et sur son architecture. L'église toute proche a terminé la visite.

Exposition Camille Claudel. Pour la première fois une exposition dédiée à Camille Claudel se tient à Soissons du 18 septembre au 19 octobre 2010. Il s'agit des photographies d'Anne Shaefer sur la famille et l'œuvre de Camille Claudel, de documents d'archives et de plusieurs sculptures provenant de collections particulières. Une conférence sera donnée par Anne Rivière, historienne de l'Art, spécialiste de l'œuvre de Camille Claudel, et Marie-Victoire Nantet, petite-fille de Paul Claudel, le mardi 28 septembre à 20 h 30 au Mail. Des visites guidées à Villeneuve-sur-Fère seront programmées par le service du patrimoine.

Les carnets d'Eugénie Déruelle. Veuve de médecin et sans famille proche, Mme Déruelle a affronté seule l'occupation allemande durant la Grande guerre. Les dix-neuf carnets de confidences qu'elle a laissés, et qui sont proposés en souscription, sont un incomparable témoignage de la vie des civils en Thiérache durant cette période difficile. La présentation et les commentaires ont été écrits par Guillaume Giguët pour son master1 d'histoire



Les palais de l'Intendance en France et à Soissons

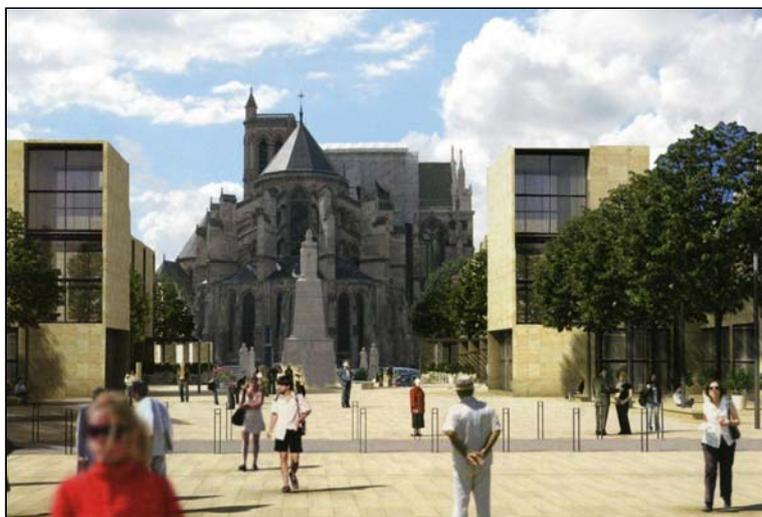
Conférence de Mme Stéphanie Dargaud

le 25 avril 2010

Le développement d'une nouvelle forme d'urbanisme : l'hôtel de l'Intendance, est apparue en France au siècle des Lumières. A Soissons, l'administration de la Généralité siégeait dans une maison de la rue de Panleu, l'actuelle sous-préfecture. Jugée trop exigüe par l'intendant Louis Lepeltier de Mortefontaine, la construction d'un hôtel fut entreprise sur l'emplacement de l'ancien château Gaillard. Les travaux durèrent trois ans et l'intendant et son administration s'y installèrent en 1775. C'est l'actuel hôtel de ville.



À propos du projet d'aménagement de la place Fernand-Marquigny



Le projet a déjà fait couler beaucoup d'encre. Tout le monde connaît l'intérêt que nous portons à l'aménagement de la ville aussi voici l'avis du président. La place Fernand-Marquigny pose un problème c'est un grand vide qui a pour perspective principale le chevet de la cathédrale c'est-à-dire la partie la moins intéressante. Le monument aux morts est perdu au milieu de cette immensité. Sur le plan du commerce, elle a l'inconvénient de couper en deux le centre-ville et donc de créer deux zones de commerces séparées : rue

Saint-Martin et rue du Collège. En terme d'urbanisme, l'idée de construire sur la place pour retrouver la continuité du centre-ville qui existait avant 1914 est crédible. Pour autant, ce n'est pas aussi simple. Le projet qui a été retenu paraissait attrayant quoique utopique car chacun sait les problèmes que poserait la construction d'un parking sous la place. Plus grave est que les vues qui ont été présentées à la commission chargée de désigner le lauréat du concours sont fausses. Pour vendre le projet on a présenté une cathédrale émergeant des futurs bâtiments. La réalité sera toute autre, elle sera masquée ou écrasée par les édifices projetés. Ayant assisté à la présentation du projet, personnellement j'ai le sentiment d'avoir été berné.

Denis Rolland

Notre sortie du 9 mai 2010 :

Les manoirs de LARGNY-SUR-AUTOMNE

sous la conduite de notre Président

Notre première sortie de printemps attire toujours de nombreux sociétaires ; ils étaient une bonne quarantaine à déambuler dans les rues de Largny-sur-Automne pour se rendre aux trois points de chute prévus pour cette journée.

Le manoir de la Cour



La façade sud et sa tourelle

Le fief de la Cour est signalé pour la première fois en 1582. Il reste dans la famille de Condren pendant deux siècles. Il constitue l'exploitation agricole de la Muette. Au moment de la Révolution, Lavoisier s'en rend acquéreur. Peu de propriétaires se succèdent ensuite puisque la dernière cession est intervenue après 150 ans dans la même famille. Venant de Villers-Cotterêts, le manoir est le premier en entrant dans le village. Il est fermé sur rue d'un haut mur de clôture percé de deux portes cochères. La

première, couverte d'un arc segmentaire, a été murée en laissant subsister un passage piéton couvert d'un arc semblable, muré à son tour. L'autre entrée est une large porte cochère à linteau de bois accompagnée d'une porte piétonne couverte d'un arc segmentaire, elle aussi murée. Sur ses trois autres côtés, la propriété est délimitée par les bâtiments d'exploitation modifiés ou détruits depuis une cinquantaine d'années. Les accès à la propriété ont subi divers changements pour permettre l'accès de charrois plus volumineux. Le manoir est une construction de belle qualité, en parfait état de conservation. Les modifications apportées au cours des siècles sont relativement légères. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, avant qu'on lui ajoute une travée, il n'avait pas changé. La tourelle de la façade sud a été rehaussée au dernier niveau pour créer un pigeonnier. Le manoir de la Cour n'est sans doute pas exceptionnel mais c'est l'un des mieux conservés de notre région.

Le manoir des Outhieux

Le manoir des Outhieux est mentionné pour la première fois en 1470 mais au XVII^e siècle il n'est déjà plus qu'une exploitation agricole, probablement suite aux guerres de Religion. Un bail de 1718 la décrit comme comportant deux chambrettes basses, deux écuries, un fournil grange et grangette, deux hangars, deux étables à vaches, quatre bergeries, trois poulaillers, deux toits à porcs,



La cour des Outhieux

cour fermée de murailles, jardin, potager et cave avec cent quatre vingt dix neuf arpents de terre et prés labourables ; en 1728 s'y ajoute un colombier. En 1968, Bernard Ancien constate que les lieux sont restés en l'état d'avant 1914, sans modernisation ni entretien des bâtiments sinon par des expédients de fortune. Vingt cinq ans plus tard, une grande partie des bâtiments est en ruine lorsque le nouveau propriétaire entreprend d'importants travaux pour en faire une résidence. La propriété a, en quelque sorte, recouvré des titres de noblesse.

La Muette

Un Hugues de la Muette est cité au XII^e siècle par un historien du Valois attestant ainsi l'existence du fief éponyme au Moyen-âge. Toutefois, il n'en est plus fait mention jusqu'à XVI^e siècle, époque à laquelle il réapparaît comme un franc-fief. C'est dans la décennie 1560 que l'on peut situer la construction de la Muette. Plusieurs propriétaires se succèdent jusqu'en 1587 où, par un mariage, il échoue à Guillaume de Condren, seigneur de Montigny. Le château ne quittera plus cette famille jusqu'en 1793, année où le



La façade intérieure de la Muette

dernier marquis de Condren, criblé de dettes est contraint de le vendre. Le manoir initial semble être resté inchangé jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Après cette date, le corps de logis principal a été allongé d'une travée et un second corps de bâtiment a été ajouté de l'autre côté, formant un ensemble symétrique et harmonieux. Ce manoir est un jalon intéressant dans l'évolution des manoirs campagnards de notre région. Malgré les agrandissements et les modifications qu'il a subis, l'état initial est aisément restituable. Il révèle un programme architectural avant tout résidentiel d'un manoir relativement modeste qui s'est donné des allures de forteresse.



Notre sortie pique-nique

du dimanche 20 juin 2010

Malgré un temps qui n'était pas des plus agréables, le car réservé pour cette sortie avait fait le plein. Notre périple vers les Ardennes et la Marne a enchanté tous les participants à ce « voyage de fin d'année » ; la satisfaction était complète au retour à Soissons.

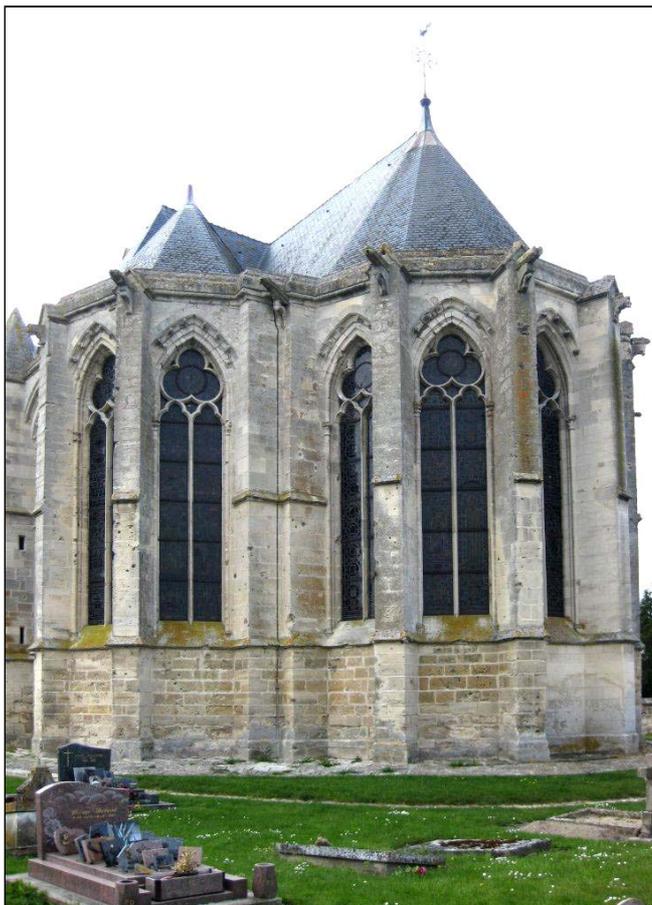
*

Notre première étape nous a conduits à **CHAUDARDES**. Le village était autrefois célèbre par son pèlerinage de Notre Dame. L'église, malgré les bombardements de la guerre de 14-18 a été relativement bien sauvegardée. La partie la plus remarquable de l'édifice est le chœur divisé en deux travées par des colonnes flanquées de colonnettes. L'abside est à sept pans. Ses nervures en amende se réunissent à une clef de voûte sur laquelle on peut lire l'inscription :

« WIBELES : LI : BAVES : A SCC : LA CLE »

que l'on peut traduire par « Gibelet le Baveux a scellé la clef ». Ce Gibelet était probablement parent de Pierre le Baveux l'un des représentants de la commune de Chaudardes aux états généraux de Tours en 1308. Ce genre d'inscription est rarissime, surtout à cette époque, et permet de dater cette partie de l'église. A noter les merveilleux vitraux des ateliers Simon Marcq de Reims.

En contrebas de l'église, le lavoir qui vient d'être restauré est remarquable. Il contient une niche abritant une statue de vierge du début du XVI^e siècle. À l'arrière du lavoir, une petite chapelle est aussi dédiée à Notre-Dame.



Le château avant la Grande guerre

Le site de l'ancien **château de ROUCY** est assez exceptionnel. C'est une ancienne motte féodale réaménagée à différentes époques. De la plate-forme qui seule subsiste, on jouit d'un agréable panorama vers le Chemin des dames. Malgré quelques dommages, le château de style renaissance subsistait après la guerre de 14-18. Il n'a pas été restauré et détruit volontairement par son dernier propriétaire. Gaston de Neverlée dernier occupant du château ayant été tué le 22 mai 1917 à Craonne, on peut se demander si sa veuve n'a pas souhaité faire disparaître cet édifice d'où l'on pouvait voir le lieu où avait été tué son mari.

Sur la place de l'église, l'ancien presbytère, autrefois habité par l'écrivain Yves Gibaud,

est bien délabré. Après le pique-nique dans le parc du château nous avons pu faire une courte visite au marché artisanal qui se tenait ce jour-là.

Après avoir traversé le **site de MAUCHAMP** réputé être l'emplacement du camp de César en 52 avant JC, mais aujourd'hui controversé, nos pas nous ont menés à Asfeld.

L'église d'ASFELD est tout à fait exceptionnelle. En 1680, l'église d'Asfeld tombait en ruine. C'est alors que le seigneur des lieux Jean Jacques de Mesmes proposa de financer en grande partie sa reconstruction. Bien qu'un marché de travaux de 1680 nomme explicitement Fleury comme architecte de l'édifice, on a voulu l'attribuer à frère François Romain qui est désigné comme constructeur dans le marché de 1680 alors qu'il a surtout construit des ponts. Bien que la date 1683 soit inscrite sur l'édifice, l'église n'a été terminée qu'en 1685. Le budget initial était de 9 000 livres. Au final, l'église aura coûté plus de 22 000 livres ce qui laisse entendre un changement de programme en cours de construction.

À l'extérieur l'église est imposante. Sa longueur est de 45 m., le pourtour extérieur fait 145 mètres et elle comporte 138 piliers et colonnes. De style baroque, elle est constituée d'une rotonde et d'un vestibule-porche-clocher dont l'ensemble compose une figure inédite que l'on compare souvent à celle d'une viole de gambe. La rotonde, de 25 m. de diamètre, est couverte d'un dôme surbaissé porté par 30 colonnes et sur son pourtour s'inscrivent 4 chœurs et 5 absidioles. À l'intérieur au contraire elle est minuscule et s'apparente plus à une salle de concert circulaire qu'à un lieu de culte. Des passages aménagés dans l'épaisseur des murs permettent de faire le tour de l'église, de chœur en chœur sans avoir à la traverser. Ces passages sont des « tournelles ». Une galerie aérienne, étroite tribune, fait le tour des lieux, posée sur les tournelles ; 92 colonnettes la décorent, contribuant ainsi au soutènement de l'ensemble. Autre singularité de cette église : elle est entièrement construite en brique. On a voulu expliquer cela par l'absence de carrière dans la région, mais il faut voir là un choix architectural.

Si l'église a traversé les siècles sans trop subir les dommages des guerres dans la région, elle a moins résisté à l'usure du temps. Après la célébration de son tricentenaire en 1983, il est décidé d'envisager sa remise en état : la toiture prend l'eau, les fondations se délitent, à l'intérieur, les fresques qui recouvraient les murs ont été recouvertes d'un badigeon blanc.

Après deux campagnes de travaux, de 1994 à 2009, l'église restaurée est de nouveau ouverte au public le 16 janvier 2010 après une cérémonie solennelle.



La villa Demoiselle à Reims

En 1908, Henri Vanier, directeur de la maison de champagne Pommery fait construire, sur un terrain de 5.600 m², un hôtel particulier qui lui servira à la fois de résidence et de lieu de réception. L'édifice domine Reims et jouit d'une vue imprenable sur la cathédrale. Par des matériaux audacieux, l'architecte réussit à lier modernité et tradition. C'est notamment grâce à sa structure en béton et sa charpente métallique, extrêmement rare à l'époque, que la villa survit aux deux guerres mondiales ; d'autres artistes le rejoignent et apportent de nouveaux codes pour son aménagement, réalisant un décor répondant aux mutations des modes de vie. La villa, d'une surface au sol de 350 m², constitue ainsi l'une des réalisations les plus exemplaires de transition entre l'art nouveau et l'art déco.

A la fin de sa décoration, le directeur général de Pommery y séjournera jusqu'en 1931. Habitée jusqu'en 1970 par des cadres de la maison Pommery, elle est ensuite laissée à l'abandon pendant de longues années. En 1980, la villa est l'objet d'une demande de permis de démolir que refuse l'architecte des bâtiments de France. En 1999, la ville de Reims la place sous sa protection.



En 2004, Paul-François Vranken, président du groupe Pommery-Vranken et Nathalie Vranken rachètent la villa pour y installer le siège de la maison de champagne Vranken. Ils lancent alors un ambitieux projet de rénovation à l'identique de l'édifice dans le respect de son aspect originel. S'appuyant sur des documents d'archives historiques ainsi que sur les traces matérielles conservées in situ, l'équipe des maîtres d'œuvre à majorité champenois, travaille pendant près de quatre ans à la restauration de l'ensemble de l'édifice, à la fois extérieur et intérieur.

*

Cent ans après sa construction, ce chef-d'œuvre architectural au décor d'un raffinement unique est rebaptisé « villa Demoiselle ». Depuis deux ans, elle est ouverte au public et c'est accompagnés pendant une heure par les explications d'une charmante guide que nous en avons parcouru les différentes pièces dans un émerveillement ininterrompu, cheminement achevé par une délicieuse coupe de champagne Demoiselle.

La basilique St Remi à Reims

C'est Mme Jeannine Vercollier qui sert de guide pour la dernière étape de notre circuit.

L'abbatiale carolingienne disparaît, après l'an 1000, pour être remplacée par une grande église romane mais le plan trop ambitieux est remanié et il en reste les onze travées de la nef avec tribunes et bas-côtés, le long transept contourné de galeries au rez-de-chaussée et à l'étage et une absidiole romane de chaque côté du chevet. A l'époque, une charpente en bois couvre le tout et un porche à tribune prolonge la façade. En 1049, lors du concile de Reims, le pape Léon IX consacre cette immense basilique romane.



Entre 1162 et 1198, un nouvel agrandissement est décidé pour faciliter l'accès des pèlerins. Le porche roman est démoli et on prolonge la nef de deux travées gothiques. Un nouveau chœur gothique, plus profond, avec déambulatoire et cinq chapelles rayonnantes remplace le chœur roman. En 1181, on surélève et renforce les murs romans de la nef et y perce un "oculi". Les piles du XI^e siècle sont garnies de colonnes et colonnettes qui rejoignent, en haut, les nervures des voûtes gothiques remplaçant la charpente en bois.

La vie monastique, florissante au XII^e siècle, décline durant la guerre de Cent Ans. Les abbés commendataires délaissent l'abbaye. Seule exception, Robert de Lenancourt, vers 1506, qui construit le portail à fenêtre flamboyante (transept sud) et fait réaliser les tapisseries de Saint Remi exposées au musée voisin. Au siècle suivant, le portail nord est à son tour reconstruit. Ainsi disparaissent les bas-côtés qui se poursuivaient jadis au revers des façades du transept.

En 1793, les religieux sont expulsés après un millénaire de vie bénédictine. Alors que de nombreuses églises de la ville sont démolies, la basilique, reconverte église paroissiale, est sauvée.

Le XIX^e siècle voit la reconstruction de la tour nord et du haut de la façade, à partir de la rose, ainsi que l'érection d'un nouveau mausolée. Une collecte nationale, à l'occasion du 14^e centenaire du baptême de Clovis, permet, en 1896, la réalisation de la châsse en bronze doré enfermée dans le mausolée et la couronne de lumière, symbole de la Jérusalem céleste aux douze tribus (les douze tourelles) et dont les 96 bougies évoquent la durée de vie de St Remi.



Commémoration de la défense des ponts de Soissons en mai-juin 1940

Pour commémorer le 70^e anniversaire de la défense de Soissons et de ses ponts contre l'offensive allemande de mai-juin 1940, une cérémonie fut organisée le 18 juin 2010, rive sud du pont Gambetta, à l'emplacement d'une plaque souvenir.

Sur sollicitation de la Mairie de Soissons, René Verquin avait préparé le mémoriel ci-après qu'il lut en présence du général Louis Primaux, fils du capitaine d'une des compagnies du 12^e régiment étranger d'infanterie (R.E.I.).



Les combats du 12^e R.E.I.

En mai-juin 1940, l'Etat-major confia la défense de Soissons à 2 800 étrangers, des légionnaires du 12^e R.E.I., avec pour mission : « tenir à tout prix, sans esprit de recul. L'ennemi ne doit pas franchir l'Aisne ».

Si la Légion étrangère bénéficie d'une renommée incontestable, le 12^e R.E.I. ne put contenir longtemps la fougue, la stratégie et le matériel ennemis. Son esprit de sacrifice n'est pas en cause mais, pour cette offensive éclair inattendue, il apparaît qu'il n'était pas assez ni aguerris ni équipé. Il n'avait été créé que 3 mois avant l'invasion¹ pour la durée de la guerre, à l'effectif de 2 800 hommes et confié au lieutenant-colonel Besson à Valbonne (69). Il comportait 80 % d'engagés étrangers et 30 % de légionnaires du 3^e régiment étranger marocain dont 138 qualifiés servirent à l'encadrement en sous-officiers. Les derniers engagés étaient en majorité des Polonais, moins d'Espagnols et une minorité d'environ 40 autres nationalités, y compris allemande et américaine. Les Polonais, essentiellement des ouvriers ou commerçants israélites, s'étaient engagés pour fuir les pogromes en échange de leur naturalisation, mais sans aucune expérience militaire. Les Espagnols, engagés par choix politique, étaient mieux aguerris par la guerre civile mais moins disciplinés. Les quelques Allemands, risquant d'être capturés et fusillés par leurs frères comme déserteurs, reçurent des faux papiers attestant de leur nationalité flamande ou hollandaise. On équipa le 12^e R.E.I. d'abord de reliques de 14-18 puis d'une tenue récente, mais incomplète, à laquelle il manquait le ceinturon de cuir pourtant indispensable à la fixation du harnachement de combat. En mai, il reçoit son armement, y compris des mulets pour le transport des excellents canons de 25, canons qu'on oublia de livrer, laissant le régiment avec des mulets pour contrer des blindés.

C'est donc un 12^e R.E.I., pas assez aguerris et plutôt mal équipé, qui assumait, au-delà de l'héroïsme, la défense des ponts de Soissons objet de la citation suivante :

« Sous l'ardente impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Besson, a donné partout l'exemple de la discipline et de la valeur. A Soissons, défendu avec acharnement et abandonné seulement sur ordre supérieur ; devant Neuilly Saint Front, puis sur la Marne où il se sacrifie à l'arrière-garde, enfin au cours de la dure manœuvre de retraite qui a suivi, ne s'est jamais laissé abattre, ajoutant une page héroïque au livre de gloire de la Légion immortelle » (fin de citation).

*

¹ Décision ministérielle n° 1635 B.T.3-0 18 février 1940

Je remercie ceux qui, pour ce mémoriel, m'ont confié notes et témoignages et qui ont accepté d'honorer cette cérémonie de leur présence :

- le général Primaux, fils du capitaine légionnaire Louis Primaux,
- le fils du capitaine Dehollain, civil qui fit office de commandant de la place,
- les fils et petit-fils du secrétaire de mairie Dufour qui assura l'évacuation des archives vers Saint Lunaire et l'exode des Soissonnais,
- les fils du transporteur Douay qui participa à ces évacuations avec son camion.

*

Ce mémoriel évoque le défenseur de Soissons et du pont Gambetta, en particulier le capitaine Primaux. Il avait fait Verdun en 17, occupé la Rhénanie en 21, commandé à la Légion étrangère à Sidi bel Abbès en 22 puis était affecté au 67^e R.I. de 32 à 34. Revenu prendre un commandement au 12^e R.E.I. à Soissons en mai 40, il s'y distingua et fut cité à l'ordre de sa brigade le 2 juillet, dès l'armistice :

« Superbe officier de légion, d'une bravoure calme et réfléchie. Commandant un point d'appui sur Soissons, a résisté le 8 juin jusqu'au dernier moment. Encerclé par l'ennemi, a pu se dégager de justesse. Le 11 juin, a pris devant Nanteuil le commandement des éléments de son bataillon dans des circonstances critiques et les a maintenus en ligne par son exemple et son sang-froid. Les a ensuite magnifiquement commandés jusqu'à l'Yonne où, attaqué par des engins blindés lui coupant la retraite, il s'est battu jusqu'au bout ». (fin de citation).

Quelques dates et anecdotes :

Du 12 au 24 mai 1940, le 12^e R.E.I cantonne depuis Vertefeuille jusque Soissons. Il est arrivé en bus de la TCRP pour s'installer dans les fermes de Vertefeuille, Chavigny, Longpont, Cravançon, Chaudun, Dommiers, Missy-au-Bois. Ces implantations se modifièrent dès qu'ils purent approcher Soissons ou s'y installer. Pour assurer la popote, malgré la profusion de bétail errant, le capitaine Primaux préféra récupérer la viande congelée abandonnée en gare de Soissons. Pendant son absence, ses légionnaires pillent les environs de Longpont et s'enivrent. A son retour, à la place de ration de viande, il distribua des sanctions.

Le 19, la subdivision de Laon fait parvenir au capitaine Dehollain, agriculteur faisant office de commandant de la place, l'ordre d'évacuer Soissons. Or, la ville est déjà quasiment déserte.

Le 23, au pont Gambetta, le Génie installe des mines pour détruire le pont. Il fait très chaud et les sapeurs se sont mis à l'aise. Ce débrillé heurte un chef de bataillon en inspection qui irrite les sapeurs. Le ton monte et, en représailles, les sapeurs interdisent tout accès au pont et donc à ce rigoriste qui fut contraint de poursuivre son inspection rive nord, avec un très long détour à pied par Milempart et Villeneuve.

Le 24, les emplacements de défense sont choisis. La 7^e compagnie Primaux peut rejoindre Soissons par Léchelle, Berzy, les Quatorze maisons, Milempart mais c'est sous l'observation permanente de l'aviation ennemie. Là, pendant 48 h., en double équipe, s'effectue un travail de légionnaires à la romaine pour la mise en défense du secteur pont Gambetta-pont de chemin de fer. L'usine de Milempart protège la compagnie Primaux de l'observation aérienne et la vieille cheminée sert d'observatoire.

Le 26, l'aviation ennemie accélère ses lâchers de bombes à retardement.

Le 28, Soissons est absolument vide. Place St Christophe, un amas de voitures d'enfant et de poussettes est placé en guise de barricade. Au quartier Gouraud, des camions débarrassent armes et habillements abandonnés. Les ponts sont minés mais il n'y a plus de sapeurs pour procéder à leur destruction. Inquiet, le capitaine Primaux cherche et trouve les mises à feu abandonnées dans les sous-sols de la mairie.

Le 30, des voitures civiles et militaires passent encore sur la route Laon-Soissons jusque 7 h.30. Puis, jusque 9 h., c'est le silence. Soudain un poste de légionnaires voit une auto et trois motards s'arrêter à la croix du Chemin des Dames, y déployer des cartes et inspecter l'horizon. *Qui est-ce ?* demande un légionnaire avec un FM. *Ce sont des Hollandais*, dit le sergent, *j'en ai vu au cinéma, je vais aller voir ce qu'ils veulent ; si tu vois des Boches, tu tires*. Et, fusil en bandoulière, il va vers les motards qui, évidemment, ouvrent le feu et le blessent. Notre FM riposte, chassant ces présumés hollandais qui retournent vers Chavignon. Significative illustration de l'absence d'informations sur l'avance de l'ennemi et des moyens de l'identifier.

Du 2 au 4 juin, poursuite de la mise en défense entre Pommiers et Villeneuve. La Légion tient une tête de pont au nord de chacun des ponts : Pasly, St Waast-St Médard et Villeneuve.

Le 5, l'ennemi attaque sur l'Ailette. Les pertes sont énormes. Les Français se replient sur Soissons jusqu'au matin du 6 en un défilé ininterrompu de troupes et de matériels et en un désordre pire que celui de la retraite de Belgique, deux semaines seulement auparavant.

Le 6, de 4 h. à 17 h., le 3^e bataillon, à la Malmaison, contient l'ennemi mais ils ne seront plus que 8 officiers sur 25 et 100 sous-officiers et légionnaires à devoir se replier. Au soir, l'Etat-major ordonne de faire sauter les ponts de Soissons, d'abord le pont du Mail et la passerelle des Anglais. Le capitaine Primaux envoie un officier d'Etat-major s'assurer qu'il ne reste aucune troupe amie sur la rive droite. Il n'y trouve personne, alors les deux ponts sautent simultanément à 2 h. du matin. Puis, c'est au tour du pont Gambetta, quelques minutes après. Mais deux arches sont intactes et le pont reste utilisable par des piétons. Vers midi, le Génie est sollicité pour achever la destruction à l'explosif mais les sapeurs sont harcelés par les grenades allemandes. Le pont de chemin de fer de Villeneuve ayant sauté la nuit précédente, le capitaine Primaux peut ramener son PC à Milepart pour suivre la défense de la rive sud. On lui signale des Allemands planqués au nord qui haranguent les légionnaires, les incitant à se rendre. Un Allemand est même monté sur le parapet et entonne *Deutschland uber alles*. Les légionnaires lui répondent par des lancers de grenades VB mais qui n'explorent pas. En effet, insuffisamment instruits, ils ignoraient qu'il fallait rabattre une palette à 45°. Le capitaine Primaux, pour les former d'urgence, lance lui-même 2 projectiles sur la cache ennemie et en voit surgir quelques Allemands, torse nu, qui étaient prêts à franchir l'Aisne à la nage. Un ultimatum lui parvient sous forme de tract proposant un rendez-vous aux autorités civiles et militaires pour le lendemain à 10 h., route de Laon, sinon la ville sera détruite. Dès lors, la situation est devenue dramatique car il n'y a plus d'autorités civiles et l'Etat-major fera la sourde oreille.

Le 7, pris à partie avec violence, bombardés, mitraillés sans arrêt, les défenseurs de Vénizel restent inébranlables dans la fournaise de l'incendie du réservoir de 5 000 tonnes d'essence. Le château de Villeneuve brûle aussi où le 12^e R.E.I. se bat. Pourtant, l'ennemi se heurte à une résistance opiniâtre. Il se rue sur la garnison de la 2^e compagnie au pont de Pasly et essaie de jeter des passerelles mais les tirs s'arrêtent. Dès le matin, à Vénizel, la résistance a faibli puisque des infiltrations d'Allemands sont signalées sur les plateaux d'Acy et du Mont de Soissons. A 18 h. le 12^e R.E.I. passe sous les ordres de la 27^e division. Au cours de la nuit, calme relatif entrecoupé de fusillades.

Le 8 juin à 11 h., l'ordre est donné au 12^e R.E.I. de se replier, l'Aisne étant franchie par l'ennemi depuis le matin à l'est. Mais ce n'est qu'à 19 heures que l'ordre arrive au capitaine Primaux. Après le décrochage de la 5^e compagnie vers 19 h., c'est celui de la 7^e compagnie Primaux par la rue de Pampelune, route de Château-Thierry, Courmelles, Berzy, le tout surveillé constamment par l'aviation ennemie qui venait de faire un massacre parmi les convois hippomobiles : des morts et 13 cuisines roulantes sur 15, toutes les voiturottes et 130 chevaux sur 173. Faute de téléphone, les liaisons se font à bicyclette. C'est donc à vélo que le capitaine court reconforter son collègue de la 5^e au désespoir. Là, intrigué par des lumières vers Chaudun, il envoie

quelques cyclistes en reconnaissance ; ils sont accueillis par des rafales de l'ennemi. Il faut aviser le colonel à Berzy que l'ennemi occupe déjà Chaudun et a dépassé nos troupes en retraite. Il confie ce rapport et son propre vélo personnel à un sergent que l'on n'a jamais revu.

Le 9 à 4 h. du matin, le 12^e R.E.I. arrive à Neuilly St Front pour se battre. Puis ce sont d'autres combats meurtriers sur la Marne, l'Yonne, le Loiret.

Le 25 juin, les 300 survivants sur 2 800 du 12^e R.E.I. arrivent à St Amand Mont Rond où ils apprennent l'armistice. C'est fini ! Le 12^e R.E.I. est dissous, les légionnaires engagés volontaires sont démobilisés et ceux de carrière sont renvoyés en Algérie. Il reste la mémoire des combats sans espoir, de l'Ailette au Cher, marchant la nuit pour se battre au soleil levant, perpétuant la légende de la Légion étrangère.

René Verquin

L'hôpital d'orientation et d'évacuation de Prouilly

Notre bulletin de septembre 2004 reproduisait un article sur le désastre de l'offensive Nivelle du 16 au 20 avril 1917. Ce n'était qu'un résumé de l'exposé fait au centre culturel de Soissons par René Verquin le 18 avril 2004.

Or, ce travail est à l'origine d'un réveil de la conscience des habitants de Prouilly, village de vigneron marnais, au nord-est de Jonchery sur Vesle. Grâce à la patience et à la ténacité de ses bénévoles, un comité historique local a réussi, après de multiples et lentes démarches, à obtenir des financements et un terrain face à l'emplacement de l'entrée de cet hôpital. Sur un petit triangle entre les accès aux vignes, où existait déjà un calvaire, furent installés des pupitres de pierre, supports aux explicatifs et photos du drame. Le 18 avril 2010, l'ensemble fut inauguré avec participation de nombreux officiels et de quelques infirmières et poilus en armes.

Pour mémoire, cet hôpital d'orientation et d'évacuation a connu un énorme afflux de blessés dès les premières heures de l'offensive du Chemin des Dames. Des milliers de blessés, jusqu'à 8 000, durent attendre d'être admis, durant 4 jours et nuits, à la porte de l'hôpital, dans le froid ou sous la pluie.

Pour mémoire également, l'un des derniers blessés à être admis quelques minutes avant minuit le 16 avril fut un Soissonnais, le grand-père de notre adhérent Jacques Mélun. En effet, à minuit l'accès aux soins fut interdit jusqu'au lendemain midi. Le poilu Dubois eut donc le triste avantage d'être amputé, échappant ainsi à une horrible attente et probablement à la mort.

René Verquin



Commémoration de la résistance soissonnaise

Pour la commémoration à Soissons de la Résistance durant l'occupation allemande, une cérémonie fut organisée le 27 mai 2010, avenue de Laon, à la caserne de gendarmerie de Soissons, dédiée à la mémoire du capitaine Descamps.

Sur sollicitation de la Mairie de Soissons, René Verquin avait préparé le mémoriel ci-après qu'il lu en présence de descendants des chefs du réseau « Vérité française ». Ce mémoriel s'inspire du texte présenté à notre conférence du 17 janvier 2010 et résumé dans notre bulletin spécial de mai.

Réseau « Musée de l'homme » - groupe « Vérité française »

C'est peut-être la dernière fois que, dans cette caserne, la Municipalité et la Gendarmerie de Soissons honorent, ensemble, le chef d'escadron Henri Descamps, commandant la section de gendarmerie dès juillet 1940. Il est projeté en effet de regrouper au niveau national, devant un monument local unique, les manifestations à la mémoire des résistants, de 1940 à la libération du territoire.

C'est un honneur pour moi de participer à ce devoir de mémoire envers le père de mon camarade d'études, Pierre Descamps, en ce 70^e anniversaire de l'éclosion des premiers réseaux de résistance à l'ennemi, en évoquant le groupe « Vérité française ».

Ce groupe fut initié à Soissons par le transporteur Daniel Douay qui, dès son retour d'exode en août 1940, pris contact avec le réseau « Musée de l'homme » créé à Paris au nom de la France Libre par le Bureau central de renseignements et d'action (B.C.R.A.).

La solennité de la présente commémoration est rehaussée par la présence de quelques uns des fils, petit-fils et proches parents de deux des chefs de la section soissonnaise de « Vérité française », réunis pour la première fois depuis 70 ans environ. Je les remercie de leur présence et je sais gré à la Municipalité de Soissons d'avoir facilité cette réunion.

En l'été 1941, ce réseau fut dénoncé à la police allemande, démantelé en novembre avec l'arrestation à Paris de Germaine Tillon, membre fondateur du réseau « Musée de l'homme » qui fut le premier bataillon tombé d'un bloc aux mains de l'occupant, avec les premiers jugés pour être exécutés ou déportés.

C'est ainsi que le 25 novembre 1941, une quinzaine de patriotes soissonnais, et quelques épouses, sont arrêtés par la police allemande de Paris avec l'appui, impérativement exigé, d'agents de police soissonnais maintenus dans l'ignorance de l'ampleur de ces arrestations. Ils sont internés, interrogés, certains torturés, tous jugés et, hormis les quelques rares renvoyés chez eux, dont une erreur de patronyme, exécutés en France, en camp de concentration, en forteresse. Aucun n'a parlé.

Si le capitaine Descamps bénéficie de quelque honneur, ses camarades du même réseau, civils pour la plupart, sont restés jusqu'ici anormalement dans l'oubli. Pour réparer un peu cette omission, rappelons simplement leurs noms :

- madame Pierre, les frères Débryère,
- les couples Descamps, Douay, Dufour, Vogel,
- messieurs Coquelle, Couverchon, Jordana, Meurghe, Moreau, Leseigneur, Louys, Pluche Suray.

Votre patience va être sollicitée, après un étrange oubli depuis la Libération, pour l'évocation du souvenir de Daniel Douay, faute de pouvoir le faire pour chaque membre du groupe. D'autant qu'il faudrait évoquer ceux non identifiés par les Allemands, qui ont pu poursuivre l'action individuellement, sans structure, comme Jeanne Jauquet que les instances juives ont, plus tard, déclarée « juste ».

*

Daniel Douay, héros décoré de l'Armée d'Orient 14-18, était transporteur à Soissons, avenue de Reims. En mai 1940, il emmène en camion sa femme, ses six garçons et quelques amis vers l'île d'Yeu pour attendre et voir. Eh bien non ! Et sa décision est rare. A mi-chemin, sur la Loire, une fois sa famille assurée d'aller à bon port, il l'abandonne et revient à Soissons offrir ses services et son camion. Sous la menace de la percée des chars allemands, il participe à l'exode des derniers habitants et à la sauvegarde des archives administratives vers St Lunaire. Sa mission accomplie, il rejoint les siens en Vendée.

Le 15 juin 1940, les Allemands entrent dans Paris. Le nouveau gouvernement obtient l'armistice. Tout le monde est soulagé.

Le 18, de Gaulle, relançant la lutte, allume la flamme de la résistance.

En août, dès son retour à Soissons avec sa famille, Daniel Douay prend contact avec quelques amis pour agir. Humaniste par l'action, il veut aider. Et le domicile des Douay devint le passage obligé d'une vaste filière entre Belgique et France du sud-ouest. De nombreux évadés témoignèrent de cette voie de la liberté qui déjoua la répression de la Gestapo.

En fait, ces rencontres et réunions secrètes chez les Douay et Descamps dureront, malgré le danger, jusqu'aux arrestations de novembre 1941. Car, en août 1941, « Musée de l'homme » envoie à Daniel Douay un jeune Belge traqué par la Gestapo qui veut passer en zone libre. On le teste par prudence et on l'adopte par pitié. Or, c'est une taupe de la Gestapo parisienne qui va subtilement identifier et vendre tout le réseau. A son arrestation en 1945, il sera rendu responsable de l'incarcération de près de 1 000 personnes dont 400 furent fusillées ou périrent en déportation.

Le 27 octobre 1942, les Soissonnais Douay, Louys et Vogel sont fusillés à la caserne Balard avec quelques parisiens. Dans son dernier message avant le supplice, Daniel Douay a remercié ceux qui l'avaient aidé et conjuré ses fils d'aimer comme lui la Patrie et Dieu : il concluait :

« Soyez toujours Français et **n'ayez pas de vengeance pour personne** ».

Plus qu'un message, ses dernières volontés !

*

Revenons au gendarme **Henri Descamps** qui nous accueille ici.

Né en 1906 à Fromelles, dans le nord, il fait son service en 1926 et rengage en 1929 comme sergent. Elève officier à St Maixent à l'Ecole militaire d'infanterie et des chars de combats, il en sort sous-lieutenant en octobre 1933, promotion « La Tafilalet ». Il entre à l'Ecole d'application de la gendarmerie de Versailles avant d'être affecté comme lieutenant à Le Quesnoy, puis à Valenciennes.

En 1939, c'est la guerre, il est volontaire pour les Corps francs.

Promu capitaine le 15 mars 1940, il commande le 56^{e2} avec lequel il participe à *de nombreuses reconnaissances.... donnant à ses cavaliers un très bel exemple de bravoure et de maîtrise de soi.*

Son unité est opposée à la 1^{ère} panzerdivision allemande mais il échappe à l'encerclement et, tout en combattant, parvient à gagner la zone libre avec hommes, armement et véhicules. Après ces combats de mai-juin 1940, le capitaine Descamps est affecté à Soissons, aux ordres du nouvel Etat Français.

² GRDI : groupe de reconnaissance de division d'infanterie



Mais, comme le rappelle le colonel Derré : « fils du nord, il avait 8 ans en 1914... il n'a pas oublié. Cette nouvelle occupation du pays, il la ressent comme une souillure sacrilège. Elle lui est physiquement intolérable. Sa détermination ne peut faire aucun doute, elle s'inscrit comme une ligne fatale et inexorable. Son tempérament ardent ne lui permet pas d'attendre, il est disponible pour l'action ».

Pierre, son fils, m'a proposé ce complément de motivations : « chrétien pratiquant profond, il rejeta l'armistice. Il aurait combattu n'importe quel ennemi de la France... Et, dès l'avant-guerre, il s'était insurgé contre l'hitlérisme païen, pourvoyeur de paganisme ».

Il aurait sans doute, à la longue, ajusté ses opinions s'il avait survécu aux tortures et pu connaître le panel complet de la perversion hitlérienne. Mais avant fin 1942, la majorité des Français est encore fataliste-légitimiste et ne soupçonne pas les sinistres réalités.

Or le capitaine Descamps n'est pas fataliste et dès 1940, il applique son savoir militaire et devient l'animateur des opérations dans l'ombre avec ses camarades du groupe « Vérité française ».

- pour la récupération des armes abandonnées par les troupes françaises,
- pour les renseignements destinés à Londres,
- pour les débuts du sabotage,
- pour l'aide aux victimes de l'occupant ou spoliées lors de l'exode,
- aux soldats français refusant l'exil en Allemagne,
- aux proscrits privés de droits et de secours,
- aux juifs en mal de trouver une solution de survie,
- à ceux qui veulent rejoindre Londres : lycéens, pilotes alliés abattus,
- à ceux qui ont besoin de nouvelles identités,
- en bref, à tous ceux qui ont besoin de n'importe quoi.

Et ce jusqu'au 25 novembre 1941 où la police allemande investit la gendarmerie de Soissons. Le capitaine Descamps tente de s'échapper, une rafale allemande l'atteint. C'est le début de son calvaire, les interrogatoires, la torture.

Le 15 avril 1942 s'ouvre devant le tribunal militaire du « Gross Paris », siégeant à Fresnes, le premier grand procès d'un réseau de résistance. Le capitaine Descamps est condamné à mort mais déporté en Allemagne en septembre. Bénéficiant d'un bref sursis, il survit à son ami Daniel Douay jusqu'au 5 décembre 1942 où, sur ordre personnel de Hitler, il est décapité dans les fossés de la citadelle de Brandebourg. Il est, à titre posthume, promu chef d'escadron et, le 20 mai 1947, nommé chevalier de la Légion d'honneur³ ainsi que chef d'escadron FFI.

En 1946, la caserne de Valenciennes prend son nom. En 1958, ses cendres sont ramenées à la nécropole du Struthof. Le 6 juillet 1965, son nom est affecté à la promotion 1964-65 de l'école des officiers de gendarmerie de Melun. Une rue de Soissons honore son nom et, ici, une plaque.

*

Mais, alors que la plupart des postulants au titre de résistants avait obtenu, dès la Libération, toutes attestations utiles, les survivants et les veuves de ce premier réseau de 1940 n'obtinrent la conclusion de leurs droits que beaucoup plus tard.

Mme Douay, que l'arrestation avait laissée sans ressources avec ses six fils, s'engagea comme son mari, ce qui lui valut le grade de lieutenant en résistance, mais son dossier ne sera forclos qu'en 1952, dix ans après. Et le dossier de Mme Descamps, en 1956, quatorze ans après.

Pour conclure en accord avec les convictions du capitaine Descamps, retenons le message de Daniel Douay :

N'ayez pas de vengeance pour personne

Consigne de pardon certes, mais non celle de l'oubli.

René Verquin



³ Citation : chef d'escadron des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI), magnifique officier animé du plus pur patriotisme, du plus ardent désir de servir. Dès juin 1940, a participé effectivement à la résistance à l'occupant. Membre du groupe « Vérité française », il en devient rapidement l'âme, le conseiller et le chef moral en organisant les centres de parachutage ainsi que les sabotages de la machine ennemie. Arrêté par la Gestapo et condamné à mort, a gardé le silence malgré les tortures les plus effroyables, préservant ainsi de la mort de nombreuses vies de patriotes.

Patrimoine 14-18 Quel avenir ?



6 - 7 novembre 2010

Château de Vic-sur-Aisne

. Colloque

. Visites thématiques

. Librairie 14-18

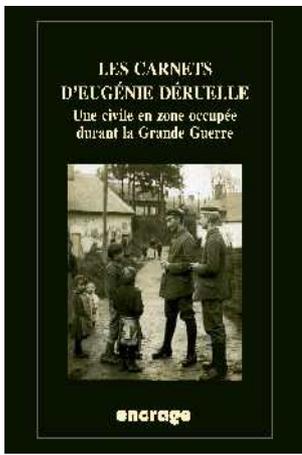
25e Anniversaire de l'Association Soissonnais 14-18



Renseignements au 03 23 55 17 18

ou

soissonnais.1418@gmail.com



LES CARNETS D'EUGÉNIE DÉRUELLE

Une civile en zone occupée durant la Grande Guerre

Les souvenirs d'Eugénie Déruelle sont exceptionnels. Contrairement à la majorité de ceux de cette époque, ils n'ont jamais été recopiés. Ils n'ont donc pas subi les influences diverses de la période d'après guerre. Ce sont aussi des carnets de confidences dans lesquelles l'auteur livre ses joies, ses angoisses et ses peurs. Sans famille proche c'est pour elle le moyen d'affronter cette vie faite de privations, de réquisitions et de vexations qui caractérisent l'occupation allemande durant la première Guerre Mondiale. Veuve de médecin, grâce à ses innombrables relations, Eugénie Déruelle est parfaitement informée de tout ce qui se passe à Sains-Richaumont mais aussi dans les environs. Les dix-neuf carnets conservés que nous publions aujourd'hui constituent un volumineux et incomparable témoignage de la vie des civils en Thiérache durant la Grande guerre.

Un ouvrage format 16,5x23,5 cm d'environ 630 pages dont un cahier photos de 32 pages.

En souscription jusqu'au 1er novembre 2010 : 29 € hors frais d'envoi 40 € ensuite

Bon de commande

Nom et prénom Ville

Adresse:.....Code postal.....

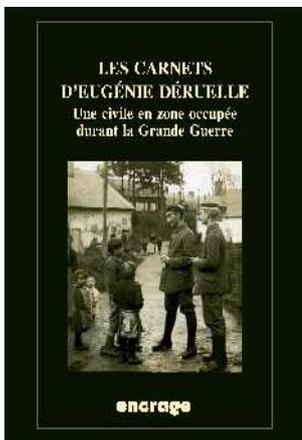
Commande exemplaire(s) du livre au prix unitaire de 29 € soit: x 29 € =

Frais d'envoi éventuels 7 € par exemplaire soit: x 7 € =

Total de ma commande avec chèque ci-joint =

Chèque à l'ordre de la Société Historique de Soissons et à retourner à son adresse 4 rue de la Congrégation 02200 Soissons.

Ou à remettre à Mme Mulet Lesage hameau de Sains, 6 rue du Sourd 02120 Sains-Richaumont.



LES CARNETS D'EUGÉNIE DÉRUELLE

Une civile en zone occupée durant la Grande Guerre

Les souvenirs d'Eugénie Déruelle sont exceptionnels. Contrairement à la majorité de ceux de cette époque, ils n'ont jamais été recopiés. Ils n'ont donc pas subi les influences diverses de la période d'après guerre. Ce sont aussi des carnets de confidences dans lesquelles l'auteur livre ses joies, ses angoisses et ses peurs. Sans famille proche c'est pour elle le moyen d'affronter cette vie faite de privations, de réquisitions et de vexations qui caractérisent l'occupation allemande durant la première Guerre Mondiale. Veuve de médecin, grâce à ses innombrables relations, Eugénie Déruelle est parfaitement informée de tout ce qui se passe à Sains-Richaumont mais aussi dans les environs. Les dix-neuf carnets conservés que nous publions aujourd'hui constituent un volumineux et incomparable témoignage de la vie des civils en Thiérache durant la Grande guerre.

Un ouvrage format 16,5x23,5 cm d'environ 630 pages dont un cahier photos de 32 pages.

En souscription jusqu'au 1er novembre 2010 : 29 € hors frais d'envoi 40 € ensuite

Bon de commande

Nom et prénom Ville

Adresse:.....Code postal.....

Commande exemplaire(s) du livre au prix unitaire de 29 € soit: x 29 € =

Frais d'envoi éventuels 7 € par exemplaire soit: x 7 € =

Total de ma commande avec chèque ci-joint =

Chèque à l'ordre de la Société Historique de Soissons et à retourner à son adresse 4 rue de la Congrégation 02200 Soissons.

Ou à remettre à Mme Mulet Lesage hameau de Sains, 6 rue du Sourd 02120 Sains-Richaumont.

SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE
HISTORIQUE & SCIENTIFIQUE
DE SOISSONS
4, rue de la Congrégation, 02200 SOISSONS

Octobre 2010

**CONFERENCE-DINER du vendredi 19 novembre 2010
à 19 h. 30 au restaurant La Grigotine à Pommiers**

M.

réserve places à 30 € soit : € réglés par le chèque ci-joint à l'ordre
de la Société historique de Soissons.

Date :

Signature :

bulletin à nous retourner au plus tard le samedi 13 novembre

NB : le chèque ne sera encaissé qu'après le 19 novembre.